

assimilatrice. A l'heure qu'il est, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre se promène par tout l'empire semant sur son passage louis d'or, honneurs, décorations, et recueillant en retour le plus possible d'acclamations, de cris de reconnaissance, d'amour et de fidélité. C'est une marche triomphale à travers le monde. Quoi de plus propre à faire germer rapidement l'idée d'une seule langue impériale que ces réceptions brillantes, et officielles s'il en fut jamais, où la simple courtoisie impose pour ainsi-dire l'anglais? Il est vrai que les démonstrations faites à Québec et à Montréal ont laissé une certaine place au français; mais le prince n'a répondu qu'en anglais aux adresses officielles françaises, et il a pris soin de nous faire savoir, à Villa-Maria, qu'il savait cependant le français. L'idée est donc au moins lancée, et il faudrait ne pas connaître la tenacité anglaise pour croire qu'on va tout de suite y renoncer.

Nous ne serions donc pas surpris qu'il se tramât de ce temps-ci quelque chose contre notre langue dans les hautes sphères politiques anglaises, et qu'une campagne de presse commencât bientôt dans Ontario pour l'abolition de la langue française comme langue officielle de ce pays. Il nous semble certain que c'est sur ce point que va maintenant porter l'effort des impérialistes à outrance en Angleterre et au Canada. Sans doute on va nous dire que nous nous aventurons là sur un terrain qui n'est pas le nôtre, et où il est fort possible que notre inexpérience et notre jeunesse nous fasse prendre des ombres pour des réalités. Nous reconnaissons volontier notre incompetence, mais on voudra bien nous accorder que nous sommes sincères et que nous aimons notre pays. Eh! bien, encore une fois, nous craignons que l'abolition de la langue française comme langue officielle ne soit bientôt à l'ordre du jour en notre pays. Maintenant, arrive que pourra, et tant mieux si nous nous trompons.

DERFLA.

LOUIS VEUILLOT (1)

Le deuxième volume de la *Vie de Louis Veillot*, paru en juin dernier, ne le cède pas en intérêt au premier, tant par l'importance des événements publics et intimes qui y sont racontés que par la manière toujours simple et sobre de l'auteur. Il embrasse la durée entière du mariage de Louis Veillot, dix années remplies des plus vifs combats que l'illustre polémiste eut jamais à soutenir.

On sait que cet ouvrage est en même temps l'histoire du journal *l'Univers*, l'œuvre à laquelle s'est identifié Louis Veillot, la bonne arme du bon soldat de l'Église. Les dernières pages du tome premier laissaient pressentir une rupture entre Veillot et Montalembert. Elle eut lieu à l'occasion de *l'Univers*, que le comte altier, mécontent de ses allures, voulut confisquer. Bien que Veillot consentit à s'en aller, l'entreprise manqua, faute d'entente entre les membres du "Comité des cinq", constitué pour accomplir ce coup de main. C'étaient, avec Montalembert, l'abbé Dupanloup, qui fut l'instigateur, Lacordaire, Ravignand et Lenormant. L'accord se fit lors des élections générales de 1846, dont profita beaucoup le parti catholique, grâce à l'activité et au talent des deux chefs. La loi de 1850 sur l'enseignement, patronnée par l'orateur, combattue par le journaliste, fut l'occasion d'une nouvelle rupture, suivie d'un nouvel accord qui dura jusqu'après le coup d'État de l'Empire. Montalembert, après avoir approuvé, de concert avec Veillot, la politique de Napoléon III, changea bientôt de vues et devint un opposant irréconciliable. Veillot se contenta de juger le nouveau gouvernement, comme il avait fait les autres. De là une troisième rupture, sur laquelle se ferme le présent volume.

Ces divergences et ces désaccords n'empêchèrent pas les deux combattants de rester unis en présence de l'ennemi commun, notamment tout le temps que vécut le parti catholique. L'humeur maussade et quelquefois les mauvaises paroles de Montalembert n'arrêtèrent pas la plume de Louis

Veillot quand il s'agit de faire quelque magnifique éloge d'un magnifique discours du "fils des croisés."

Si le comte de Montalembert ne s'épargnait pas à la tribune, le rédacteur de *l'Univers* ne ménageait pas davantage ses soins et son zèle. Toutes les grandes questions religieuses ou politiques qui se débattirent de 1845 à 1855 le trouvèrent sur la brèche. La première que l'on rencontre en parcourant ces nouvelles pages de sa vie est celle de la dispersion des jésuites. Thiers, qui mena la campagne, avait dit: "Il faut mettre la main de Voltaire sur ces gens-là". En dépit de ses menées hypocrites et de celles des universitaires, qui visaient surtout l'enseignement "clérical," en dépit de l'activité que déploya le comte Rossi à Rome, le succès fut piétre. On voulait faire proscrire les jésuites par le pape; on n'obtint qu'un avis de dispersion, émané du général de l'Ordre. Ce fut encore trop néanmoins au gré de Louis Veillot, qui s'affligea de ce dénouement "doublement malheureux; malheureux pour la liberté, malheureux pour la religion."

Ce qui ne le désolait pas moins, c'était l'apathie des catholiques et parfois le défaut d'entente entre les évêques, desquels il aurait voulu voir partir le mouvement et l'action. Il n'en lutta pas moins avec fermeté, et contribua grandement au succès des élections de 1846, qui mirent en situation le parti catholique, avec lequel les ennemis de la religion durent désormais compter. Le projet de loi Silvandy sur la liberté d'enseignement, relativement modéré dans la forme, fut néanmoins repoussé des catholiques, grâce à *l'Univers* qui en démasqua l'esprit et le but pervers. Peu après éclata la révolution de 1848, où sombra la monarchie usurpatrice. Elle fut, comme l'on sait, momentanément favorable à l'Église et favorablement accueillie par elle. Mais ses excès la firent bientôt réprouver de tous les gens de bien et aboutir à la dictature. En 1849, *l'Univers* et les catholiques se mirent naturellement du côté des partisans de l'ordre matériel en face de l'élément révolutionnaire. Ce n'est pas que Louis Veillot

(1) *Louis Veillot*, par Eugène Veillot, tome deuxième, (1845-1855).